

Zeitschrift:	Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France
Herausgeber:	Le messager suisse de France
Band:	6 (1960)
Heft:	11
Artikel:	En guise de chronique romande : pendaison de crêmaillère chez Gilles et Urfer
Autor:	Nicod, Jean-Pierre
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-849182

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En guise de chronique romande : Pendaison de crêmaillère chez Gilles et Urfer

Ce fut une brillante soirée. Le Tout-Lausanne était là, y compris quelques journalistes qu'on avait oublié d'inviter (mais, dans les cas rarissimes où ça vaut la peine, ils réclament des invitations). Gilles n'y était pour rien d'ailleurs, car il aime bien que les gens de la presse lui amènent quelques histoires drôles. Il y avait des hommes politiques, des juges cantonaux, des députés, des avocats, un colonel au moins (en civil), des architectes, des médecins. Et beaucoup de gentes dames, parmi lesquelles un certain nombre de femmes du monde, cette espèce qui a fourni à notre chansonnier le sujet d'une de ses meilleures créations.

Il y avait aussi Georges Simenon et Madame, venus en voisins et en amis. Des fleurs en masse, envoyées par des amis proches ou lointains. Du blanc sur toutes les tables, du rouge sur demande, du scotch pour les intimes et, brochant sur le tout, un léger fumet de peinture fraîche. Les maîtres d'état s'étaient éclipsés un quart d'heure avant l'arrivée des invités.

Car Gilles et Urfer pendaient la crêmaillère en leur « Coup de Soleil », deuxième du nom. Dans un compliment fort joliment troussé — en vers, comme il se doit — Gilles rappela les étapes de sa carrière : ses débuts avec Julien, devenu grand patron des théâtres nationaux (parce que le Général de Gaulle, l'ayant vu un jour à la télévision, avait dit : « Voilà l'homme qu'il nous faut ! »), le retour en Suisse en 1939, le théâtre aux armées, la rencontre avec Edith, la fondation du premier « Coup de Soleil » à l'hôtel de la Paix, le 19 octobre 1940 — il y a tout juste vingt ans —, le succès fantastique de ce cabaret, îlot de liberté et d'esprit français au milieu d'un monde teuton et dictatorial, l'armistice... Puis ce fut la mort d'Edith, l'association avec Albert Urfer, l'ouverture de « Chez Gilles » à Paris, puis d'un autre « Chez Gilles » à Lausanne, qui fut bientôt seul à subsister.

— Pourquoi donc, Gilles, n'avez-vous pas tout de suite, en ouvrant

otre cabaret de l'avenue de la Gare, repris l'enseigne du « Coup de Soleil » ?

— D'abord parce que j'avais un « Chez Gilles » à Paris, et que le même nom se justifiait à Lausanne. Mais surtout parce qu'ici les gens — mon public — étaient encore sensibilisés par la mort d'Edith. Il convenait de ne pas trop les brusquer...

Et c'est vrai que tous ceux qui connurent le « Coup de Soleil » d'Edith et Gilles en ont gardé, en gardent encore, un souvenir inoubliable. Toute une génération — j'en parle en connaissance de cause — a été marquée par ce caveau enfumé et toujours bondé, où l'on entendait tant de choses insolites à l'époque : « La Terrasse des Lilas », « Quatorze Juillet », « Les Dictateurs », « Le Cirque ». A tel point que certains habitués ont eu beaucoup de peine à admettre le remplacement d'Edith par Urfer, et le nouveau style qu'impliquait forcément ce changement.

— Mais aujourd'hui...

— J'ai bel et bien dû me rendre compte que nombre de Lausannois se refusaient à descendre à la gare pour passer une soirée. Saint-François, il n'y a que ça qui compte... Grâce à l'amabilité des maîtres du Central, nous avons pu émigrer ici. Et, le temps ayant passé, l'année en cours ayant été particulièrement réussie sous l'angle du parapluie, nous avons décidé de nous offrir à nouveau... un bon petit « Coup de Soleil ».

Murs beige et ocre, nappes bleu de nuit — comme les smokings de Gilles et d'Albert —, spots dardant leurs faisceaux sur la scène fleurie, c'est le moment solennel. Le rideau rouge s'ouvre et Gilles, parfaitement à l'aise (il avouait l'après-midi même « un trac épouvantable »), prend le pouls de son public, qui bat fort, croyez-m'en.

Un premier tour de chansons. « Salut au soleil vaudois », bien sûr, pour commencer. Puis des chansons d'actualité, où les Grands en prennent pour leur rhume, et qui sont pétées d'allusions :

La caravane passe, et le peuple se [tait...]

Le pauvre, il a sa dose de bobards, [et il pense : « Tu causes, tu causes, tu causes. C'est tout c'que tu sais faire... »]

Le contact est établi. Les « mots » portent à tout coup, certaines mélodies s'inscrivent déjà dans l'esprit des patients. Ainsi, un peu plus tard, cette réussite qu'est le refrain d'une chanson d'inspiration parisienne, mais toute neuve :

A l'auberge du Temps perdu, Tout là-bas, sur les bords de l'Oise, Plus succulent qu'une framboise, Qu'il était bon, Françoise, Le fruit défendu...

Il y a aussi un certain portrait de la « Rue Saint-Denis » qui est de la meilleure veine et qui vous a un petit parfum de Bruant. Il faut l'entendre ; inutile donc de vous en transcrire les paroles, sauf peut-être pour vous signaler cette courte définition du client de ces dames : « L'homme, ce singe en caleçon »... Et cette autre évocation d'un milieu légèrement différent : « La valse du Tout-Paris », chanson à clés dont les serrures ne sont pas compliquées et où l'on voit défiler les amateurs de cocktails et les serveurs de compliments...

Mais c'est l'heure du dernier tour, résolument vaudois celui-ci : « Une Louise dans chaque port », « Les noms de chez nous », « Les colonels » — qui est en passe de devenir un très grand succès — et, fatidiquement, ce grand poème satirique « Les Vaudois », la meilleure analyse (critique) que l'on ait jamais faite des braves gens de par ici.

Le plus drôle, d'ailleurs, c'est qu'il y a 95 % de Vaudois dans la salle et qu'ils se tordent. Masochisme ou objectivité ? La chanson est excellente, et c'est à l'art et au talent de Gilles que l'on doit probablement ce paradoxe. Quoi qu'il en soit, lecteurs et amis parisiens et français, si vous consacrez une soirée à Lausanne, passez-la au « Coup de Soleil ». Saint-François est au centre de la ville et, bien que le monde soit grand, son nombril tient facilement sur une scène de cabaret.

Jean-Pierre NICOD.